

fleurs ! Décidément la nature, quand elle s'en mêle, fait mieux que la main de l'homme si habile soit-elle.

Tout à coup, à gauche, nous apercevons sur des terrasses gazonnées, presque au ras du sol, de noirs canons dont les larges gueules semblent braquées contre nous. Ce sont les forts détachés qui, au sud, entourent et protègent Vérone. Nous longeons une enceinte continue, garnie de bastions, de larges fossés que remplit l'Adige ; et, par dessus, nous découvrons la ville enfermée presque tout entière dans un repli du fleuve : enfin, au nord, sur les monts qui la dominent, la masse imposante des châteaux forts et la haute muraille que les Scaliger et les Autrichiens firent élever pour y affermir tour à tour leur puissance. Après Vérone, Caldiero, — *Calidarium* — célèbre dès l'époque romaine par ses eaux thermales, plus célèbre encore pour nous par les rudes combats qu'y livrèrent deux fois les Français ; et, plus loin, à droite, Arcole, où pendant les trois journées des 15, 16 et 17 novembre 1796, nos soldats accomplirent, sous la conduite de Bonaparte, des prodiges de valeur. Un pittoresque et long défilé, resserré entre les derniers contreforts des Alpes et les monts Berici, volcaniques comme ceux d'Auvergne, et qui nous les rappellent et par leur forme et par leur riche verdure, nous conduit jusqu'à Vicence. C'est une ville assez mal bâtie, mais dans un joli site. Elle a pourtant de belles églises gothiques, des palais remarquables, dus, comme plusieurs de ceux de Venise, à l'un de ses fils, à Palladio, le dernier grand architecte de la Renaissance. Nous apercevons, à droite, un portique imposant qui monte en spirale sur les flancs du Berico ; en le suivant, notre regard s'arrête à un dôme majestueux, où l'on vient, en foule, de toute la Vénétie, vénérer la Madone del Monte. *Ave Maria !* Puis nous inclinons au sud-est vers Padoue, à qui, vus dans le lointain, ses dômes, ses tours, ses clochers donnent un aspect grandiose. Bientôt nous viendrons vénérer le grand Saint dont elle garde précieusement les restes. Nous franchissons la Brenta, et la vallée fertile qu'elle arrose, admirant, au milieu des rangs de vigne, les riches plantations de sorgho, que plusieurs d'entre nous, — *inter quos ego*, — prennent, les ignorants ! pour un maïs gigantesque. Tout à l'heure le train allait trop vite au gré de nos désirs : voici maintenant qu'il est devenu trop lent. Aussi, quels trépignements d'impatience durant le long arrêt qui nous est imposé à Mestre, à quelques lieues de Venise. On nous avait tant dit que le moment favorable pour aborder par terre l'opulente reine de l'Adriatique est celui où le soleil va s'ensevelir dans la mer. La longue trainée lumineuse qu'il laisse alors à la surface des eaux, se reflète sur les dômes, les tours, les clochers qui se découpent plus nettement dans l'azur du ciel, sur les façades des palais dont elle fait resplendir les mosaïques et les marbres : spectacle incomparable, paraît-il, et dont hélas ! nous fûmes privés. Il faisait presque nuit noire, quand, après avoir passé le fort Malghera, notre train s'engagea sur le pont, long de quatre kilomètres, qui traverse les lagunes, reliant Venise au Continent, et la cité ne nous apparut guère que comme une masse sombre et confuse, émergeant du sein des flots.